

L'Artiste au couteau



À U D I A B L E V A U V E R T

Irvine Welsh

L'Artiste au couteau

Roman traduit de l'anglais (Écosse)

par DINIZ GALHOS



Du même auteur au Diable vauvert

GLU, roman

RECETTES INTIMES DE GRANDS CHEFS, roman

SKAGBOYS, roman

TRAINSPOTTING, roman

TRAINSPOTTING 2 (PORNO), roman

L'INTÉGRALE TRAINSPOTTING, romans

CRIME, roman

LA VIE SEXUELLE DES SŒURS SIAMOISES, roman

Titre original: THE BLADE ARTIST

ISBN: 979-10-307-0179-1

© Irvine Welsh, 2016

© Éditions Au diable vauvert, 2018, pour la traduction française

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

À Don DeGrazia

*« L'homme est la seule créature
qui refuse d'être ce qu'elle est. »*

Albert Camus

Sommaire

1. La plage	11
2. Le petit livreur 1	20
3. Les considérations	21
4. L'atelier	24
5. L'appel	32
6. Le petit livreur 2	37
7. La sœur	45
8. L'incident	59
9. Partenaire de danse 1	68
10. Le frère	81
11. Le deuxième fils	87
12. L'ex	93
13. Partenaire de danse 2	102
14. Le mentor	107
15. Le petit livreur 3	117

16. Le mécène	123
17. L'oncle	134
18. Les funérailles	147
19. Les sms	177
20. Le propriétaire	182
21. Le vieux complice	194
22. La maîtrise de soi	200
23. L'agent	211
24. Partenaire de danse 3	229
25. L'appartement	236
26. Partenaire de danse 4	243
27. Le duo	248
28. Le petit livreur 4	259
29. Le jeune seigneur de guerre	262
30. Partenaire de danse 5	273
31. Le pote	278
32. Le petit livreur 5	289
33. Le repaire	294
34. Partenaire de danse 6	302
35. La pisse	314
36. L'artiste en résidence	325
37. Le vol	352
Remerciements	363

1. La plage

Quand il la soulève en l'air, le soleil rayonnant semble exploser derrière la tête d'Eve, instant de transcendance que Jim Francis savoure durant une courte pause, avant de faire redescendre l'enfant. Il se dit que le sable brûlant cuira bientôt ses pieds nus, et qu'il devra veiller à ce qu'elle ne prenne pas trop le soleil. Mais pour lors tout va bien pour Eve, ses gloussements babillards et saccadés le poussent à poursuivre le petit jeu.

Ce qu'il y a de prodigieux quand on travaille à son compte, et qu'on fixe soi-même ses horaires, c'est qu'on peut faire une pause quand on veut. Jim est heureux d'être ici, sur cette plage déserte, si tôt par ce matin de juillet, quasiment à l'aube, avec sa femme et ses deux petites filles, alors que tout le monde est

en train de se remettre de sa beuverie d'*Independence Day* de la veille. À l'exception de quelques oiseaux marins qui criaillent, il n'y a personne sur la plage.

Quand il était venu s'installer en Californie, ils avaient vécu tous deux dans le trois-pièces de Melanie, dans la petite ville universitaire d'Isla Vista, près du campus où elle travaillait. Jim adorait cette proximité de l'océan, et ils arpentaient souvent les chemins côtiers, de Goleta Point à Devereux Slough, ne croisant parfois qu'un plagiste ou un surfeur solitaires. Quand Grace, puis Eve, étaient arrivées, ils avaient emménagé dans une maison à Santa Barbara, et les randonnées avaient laissé place à de plus courtes promenades.

Ce matin ils se sont levés tôt, à marée basse, et ont garé le Grand Cherokee un peu plus haut sur Lagoon Road. Ils n'ont pas enlevé leurs vieilles baskets, la plage étant jonchée de boulettes de brut provenant du gisement pétrolier Ellwood tout proche, unique théâtre d'une attaque contre les États-Unis sur le continent américain durant la Deuxième Guerre mondiale. D'un pas irrégulier, ils ont dépassé les modestes falaises de grès qui séparent le Pacifique et le campus de l'université de Californie à Santa Barbara, en direction du bleu immobile et plus profond du lagon. Les flaques de l'estran, et les crabes que la marée y avait emprisonnés, ont subjugué les filles, et Jim a rechigné à poursuivre leur chemin, en proie au même émerveillement qui lui rappelait sa

propre enfance. Mais il y aurait bien assez de crabes à Goleta Point, aussi ont-ils poussé un peu plus loin pour s'établir à l'écart des falaises derrière lesquelles se trouvent l'université et Isla Vista. La tempête de cette nuit, aidée par le pont d'*Independence Day* et les grandes vacances universitaires, a nettoyé la plage de toute présence humaine.

La météo, inhabituellement mauvaise en cette saison, est à présent plus clémente, mais la mer agitée a creusé de vastes bancs de sable. À moins d'attendre la marée haute, il faut les franchir pour atteindre l'océan. Jim s'est déchaussé et a pris Eve dans ses bras, sachant que sa gamine de trois ans partage son impatience naturelle, et de son côté, Melanie a étendu les serviettes de plage sur le sable et s'y est assise avec Grace, cinq ans.

Les pieds dans l'eau, Jim soulève Eve, à nouveau fasciné par le flot de rires qui s'ensuit. Les dunes lui cachent Melanie et Grace, mais il sait qu'Eve peut les voir. Au bout de ses bras tendus au ciel, elle est en mesure d'apercevoir sa mère et sa sœur, et à chaque fois qu'il la hisse, elle gazouille et les pointe du doigt.

C'est alors que quelque chose change.

L'expression de l'enfant. Il la soulève une énième fois, et Eve laisse tomber ses bras le long de son corps. Elle a le regard tendu dans la même direction, par-delà la dune, mais son visage reflète sa perplexité. Jim sent quelque chose cogner en lui. La serrant contre sa poitrine, il gravit rapidement la colline

éphémère, sa jambe blessée traînant dans le sable. Et quand Melanie et Grace lui apparaissent, loin de ralentir, il presse encore le pas.

Melanie est à la fois soulagée et terrifiée lorsqu'elle voit Jim au sommet de la dune, illuminé par un soleil incertain perçant à travers les nuages, Eve dans les bras. Peut-être que ça va les décider à partir, ces deux hommes qui d'un sentier des falaises ont débouché sur la plage. Elle avait remarqué leur présence, et pensant qu'il s'agissait d'étudiants, ne s'en était pas souciée jusqu'à ce qu'ils viennent s'asseoir à côté d'elle et de sa fille. Après avoir étalé de la crème solaire sur les bras de Grace, elle avait commencé à en recouvrir les siens.

— Besoin d'un coup de main? avait demandé l'un des deux hommes, affichant un sourire mauvais sous ses lunettes noires. C'était son ton qui l'avait pétrifiée: pas un soupçon de concupiscence, un ton froidement banal. Il porte un débardeur noir d'où jaillissent de puissants muscles, et passe une main sur son crâne quasi rasé. Son complice est plus petit, avec des cheveux filasses tombant sur ses yeux bleus perçants, et un sourire en coin imprégné de malveillance.

Melanie n'a rien répondu. Ces hommes n'étaient pas des étudiants. Son ancien travail l'avait amenée à travailler dans des établissements carcéraux, et tous deux puaien la prison. Une dissonance intellectuelle la figeait: c'était jadis pour la liberté de tels hommes qu'elle s'était battue. Des hommes qui semblaient

prêts à se réinsérer, enfin sur le droit chemin. Combien parmi eux s'étaient de nouveau égarés dès leur retour dans la société? Melanie n'était pas du genre à se laisser facilement impressionner, mais cette situation ne lui disait rien de bon. Quelque chose cognait dans son estomac noué, quelque chose qui lui répétait que ces hommes n'étaient pas que de vulgaires délinquants. Et Grace la fixait des yeux, l'implorant sans un mot de faire ou de dire quelque chose. Melanie voulait faire comprendre à sa fille que ne rien faire dans une telle situation, c'était déjà quelque chose. Elle avait jeté un regard en haut des falaises, sur la plage: personne. Ce coin de sable, d'habitude si fréquenté, était singulièrement désert.

C'est alors que Jim était apparu, marchant à grands pas dans le sable, Eve s'accrochant à lui et pointant son doigt potelé dans leur direction.

— T'as perdu ta putain de langue, connasse? lui jette Débardeur Noir. Il s'appelle en vérité Marcello Santiago, et il a l'habitude que les femmes à qui il s'adresse lui répondent.

Soudain, une terreur absolue s'empare de Melanie. Jim approche. *Mon Dieu, Jim.* — Écoutez, laissez-nous, c'est mon mari qui arrive, dit-elle calmement. — Vous avez toute la plage pour vous, on est simplement venus profiter un peu de la mer avec nos filles.

Marcello Santiago se lève en regardant en direction de Jim, qui les a enfin rejoints, Eve toujours dans ses

bras. — On avait envie de se joindre à votre pique-nique, lui dit-il dans un large sourire.

Le blond, qui répond au nom de Damien Coover, s'est également levé, sans s'écarter d'un centimètre de Melanie et Grace.

— Qu'est-ce qu'il se passe, papa? demande Grace d'un ton apeuré en relevant les yeux sur son père.

Jim adresse un mouvement de tête à Melanie. — Ramène-les à la voiture, déclare-t-il d'un ton posé.

— Jim... répond Melanie, presque suppliante, le considérant lui, puis Damien Coover, et enfin les filles, avant de se relever et de tirer Grace par le bras.

Elle s'approche de Jim, qui lui met Eve dans les bras sans quitter des yeux Santiago et Coover. — Ramène-les à la voiture, répète-t-il.

Melanie serre les petites contre elle, jette un dernier coup d'œil aux deux hommes, puis remonte la plage en direction du modeste parking qui se trouve tout en haut. Elle se retourne et aperçoit son sac sur sa serviette. Son portable et celui de Jim se trouvent dedans. Coover surprend son regard. Jim aussi. — Vas-y, insiste-t-il une dernière fois.

Coover regarde Melanie et les gamines quitter la plage. Son corps tonique et bronzé dans son bikini. Mais la terreur lui fait courber l'échine, saccadant et enlaidissant ses mouvements d'ordinaire si gracieux.

— Putain de bonnasse que tu t'es trouvée là, mon gars, lance-t-il à Jim dans un éclat de rire, auquel se

joint son ami Santiago dans un rauquement sec, sans cesser de serrer et desserrer ses poings.

Rien ne perce à travers l'expression de Jim Francis. Rien d'autre qu'une évaluation froide des hommes qu'il a devant lui.

Une évaluation qui pousse Santiago et Coover à jauger à leur tour l'homme silencieux qui leur fait face, uniquement vêtu d'un short vert. Son corps bronzé et musclé est ponctué d'étranges cicatrices qui font de lui un élément étranger dans cette famille de blondes californiennes. Son âge leur échappe : quarante ans minimum, sans doute autour des cinquante, soit vingt ans de plus que sa femme, au bas mot. Santiago ne peut s'empêcher de se demander : qu'est-ce qu'un mec pareil peut avoir pour se payer une putain de bombe pareille ? Du fric ? Difficile à dire, mais ce type a quelque chose de spécial. Il les dévisage comme s'il les connaissait.

Un trombinoscope de vieilles connaissances défile dans la tête de Santiago, une succession de visages croisés de près dans des bars et des prisons. Aucun ne correspond. Pourtant, le regard insiste. — Tu sors d'où, vieux ?

Jim demeure silencieux, son regard passant inlassablement des iris noirs de Santiago aux yeux bleus de Coover.

— Et ça joue les chauds... La voix de Coover part dans les aigus, il se met à fouiller dans un sac de sport à ses pieds, en sort un gros couteau de chasse, et le

brandit en direction de Jim Francis. — C'est ça que tu veux? Fous le camp avant que je m'énerve!

Jim Francis jette un regard curieux à l'arme. Puis il se penche, sans quitter Coover des yeux, ramasse sac et serviettes, se retourne lentement, et prend la même direction que sa femme et ses filles. Les deux hommes remarquent qu'il boite légèrement.

— Casse-toi, putain de patte-folle! aboie Coover en rengainant sa lame. Jim s'arrête une seconde, inspire profondément, puis reprend sa marche. Les deux autres lui jettent un rire moqueur, où pointe pourtant leur soulagement de le voir partir. Ce soulagement n'est pas dû qu'à son physique impressionnant, à l'impression qu'il donne d'être prêt à se battre sauvagement, jusqu'à la mort, pour protéger sa famille. Il y a autre chose, ces anciennes cicatrices sur son corps et ses mains, comme s'il s'était fait effacer un bon nombre de tatouages; ces vestiges de blessures sur son visage, fines mais nombreuses; et plus que tout, ces yeux. Pas de doute, se dit Santiago, ces yeux, c'est la preuve absolue qu'il n'appartient pas au même monde que cette femme et ces gamines.

Jim arrive tout près du Grand Cherokee garé sur le gravier du parking, au sommet de la plage, à cinquante mètres de la route goudronnée. Un autre véhicule s'y trouve, un pick-up Silverado quatre portes, en sale état. Il panique un bref instant, ne voyant ni Melanie ni les filles, mais ce n'est que le soleil levant, qui brûlant la couverture nuageuse, se reflète sur les vitres

du véhicule. Elles sont à bord, en sécurité, et il les y rejoint, assailli par les questions de Grace. Qui sont ces hommes? Et qu'est-ce qu'ils voulaient? Est-ce qu'ils sont méchants? Il attache leur ceinture de sécurité, à Eve et elle, et prend place sur le siège passager. Melanie démarre, passe devant le Silverado qui, elle l'a deviné elle aussi, appartient aux deux individus.

— On ferait mieux d'aller voir la police, murmure-t-elle, heureuse de constater que Grace a reporté toute son attention sur un jouet. — J'ai eu tellement peur, Jim. Ces types étaient dangereux... Elle baisse d'un ton. — J'ai pensé à Paula... je ne sais pas ce qui se serait passé si tu n'étais pas arrivé... je ne te voyais plus à cause des dunes...

— Ramenons les filles à la maison, dit Jim d'un ton doux, posant la main sur le genou de sa femme qui tressaillait nerveusement. — Après ça, je verrai, pour la police.

C'est à quelques minutes sur l'autoroute 101, plus un kilomètre et des poussières. Une maison dans le style colonial espagnol, à Santa Barbara, à quelques blocs à peine de l'océan. Melanie gare le Grand Cherokee dans l'allée de devant, Jim attend qu'elles soient toutes les trois descendues, puis se rend dans le deuxième garage dont il a fait son atelier, en ressort au bout de quelques instants et reprend la route à bord du véhicule familial. Melanie ne dit pas un mot, mais alors que le Grand Cherokee s'engage sur la route, elle se sent à nouveau mal à l'aise.

2. Le petit livreur 1

Le sang coulait du crâne défoncé de l'homme. Plus un bruit, plus un mouvement, enfin. En m'éloignant du corps, j'ai relevé les yeux sur ces parois imposantes. Au-dessus, la pleine lune brillait dans un ciel noir-mauve ecchymose, son reflet saupoudrait les barreaux de métal incrustés dans la façade de pierre. Ce calvaire atroce m'avait vidé, mes petites jambes frêles étaient sans force. Je me suis dit : comment je vais faire pour me sortir de ce putain de trou ?